

SEUL
TEMOIN
DE
SES
CRIMES

Max DEDEGBE

BENEDICTION OU MALEDICTION

Si tout parent savait ce qui adviendrait de son enfant, il y aurait sur cette bonne vieille terre moins de fous, moins de délinquants, moins de miséreux, moins de damnés, moins de...

L'histoire de notre homme en est une illustration. Le sort voulut qu'il croisât sur le chemin de sa vie trois belles créatures portant le même nom qu'il aimait profondément. Il naquit par un beau matin du mois d'Août dans un petit village du pays de Zebber du nom d'Antan. Dojija venait de naître. Il faisait ainsi la joie d'un homme qui pendant tant d'années, espérant contre toute espérance pourra enfin jouir du plaisir de voir devant lui un bébé qui de droit l'appellera papa. La naissance de Dojija venait de mettre fin aux calomnies que les mauvaises langues proféraient contre les parents de Dojija les traitant l'un ou l'autre de stérilité ou d'impuissance sexuelle. Cet heureux événement venait les laver ainsi du déshonneur d'avoir vécu sans « planter un arbre ».

Déshonneur, il y a lieu de le répéter. A cette époque où la société était encore en grande partie rurale, le mot foyer avait un sens très spirituel, ainsi honneur et raison de vivre y étaient attachés. Aussi n'était-il pas question d'accorder à ce mot foyer son vrai sens s'il n'y avait pas d'enfant qui en était issu.

Dojija fut un enfant désiré. Si désiré que lorsque sa mère s'apercevant pour la neuvième fois de sa vie qu'elle fut enceinte, passait la moitié des jours de la semaine et les journées toutes entières des dimanches dans l'enceinte de la petite chapelle « Saint Laurent » du

village afin que l'Eternel, Grand Dieu de bonheur empêche satan source de tous malheurs d'occasionner une fois de plus un avortement.

Bamjo, le père de Dojija était aussi croyant que sa femme. En bon père de famille, il s'occupait seul des travaux champêtres ajoutés à ceux de la maison qui normalement revenaient à Arewa afin que rien de mauvais ne puisse perturber l'évolution de la grossesse permettant ainsi à Arewa de passer le maximum de temps dans la prière à la chapelle sous la protection du Bon Dieu.

Neuf mois de tendresse, neuf mois de courage, neuf mois d'ardeur pour Bamjo qui à chaque plainte de sa femme tressaillait de peur croyant voir le pire. En un mot neuf mois qui paraissaient interminables.

Enfin vint la délivrance. Dojija vint au monde beau bébé. Comme de coutume, dans cette famille aux habitudes orthodoxes, les amis et les voisins vinrent participer à l'heureux évènement en apportant au couple leurs présents et leurs soutiens moraux. Bamjo les recevait avec une certaine modestie qui point ne pouvait dissimuler son immense joie, tandis que Arewa souriait aux hôtes d'un sourire que qui ne le vit ne pourrait apprécier à juste titre combien était-il important à une femme d'avoir un enfant, son propre enfant.

Le jour du baptême fut à la fois le jour de la bénédiction et de la malédiction. A l'issu des cérémonies, un vieux du village devrait formuler ses vœux d'homme expérimenté courbé sous le poids des ans, et qui a à son actif tant de faits élogieux, représentait les valeurs de société du bon vieux temps.

Il s'approcha majestueusement du bébé que tenait
Arewa dans ses bras. Il le dévisagea longuement et tendit
son bras comme s'il s'agissait du salut hitlérien et
prononça ses phrases : A
toi innocente créature
A toi bébé appelé Dojija
A toi petit homme à l'âme saine
Aujourd'hui même tu es délivré du péché originel
Je demande à l'Eternel de faire de toi un homme
Ta mère a eu neuf espoirs de grossesse et connu huit
avortements
Tu es le premier d'elle à triompher des forces du mal et à
voir le monde des vivants.
Je te veux courageux, fort. Soit intransigeant avec les
méchants et juste avec les bons.
Je te souhaite CHANCE, COURAGE et SUCCES.
Ce sont ces trois derniers mots qui détermineront
de la vie de Dojija.

Douze ans plus tard Dojija devint un brillant écolier qui préparait activement son certificat d'étude primaire. Il était très estimé de ses maîtres qui le félicitaient et l'encourageaient. Il faisait l'exemple même du bon enfant serviable et sérieux. Sa mère en était ravie. Le Curé, une des personnalités du village en fit son ami. Il était un enfant si remarqué dans ce petit village que ses compagnons d'âge le considérait déjà comme étant une des futures figures de gloire de leur région. Tellement faisait-il preuve d'une intelligence remarquable dans tous les aspects de vie. Son père ne s'en vantait pas. Mais il avait un espoir certain que son fils ne sera comme lui un « paysan ». Aussi lui prodiguait-il régulièrement des conseils. Sa brillante réussite à son examen de certificat d'étude confirma ses espoirs.

Au lendemain de la proclamation des résultats, la nuit Arewa s'introduisit calmement dans la chambre de Bamjo et le réveilla doucement. Ce sont là les instants propices pendant lesquels depuis plus de quatre ans elle pouvait avoir de sérieuses conversations avec son mari, du fait que ce dernier revenant des travaux champêtres toujours tard dans la nuit, épuisé, dînant presque en silence et allant aussitôt se coucher. Les dimanches, jours de repos, ne l'étaient plus car il fallait consacrer toute la matinée à la prière et l'après-midi à la réjouissance collective sur la place publique du marché.

Bamjo se réveilla en sursaut à la douce caresse des mains de sa femme et grogna :

-Qui y a-t-il ?

-Je voudrais m'entretenir avec toi au sujet de notre fils.

-Eh bien je t'écoute.

-Notre fils a passé avec succès son examen.

-Je le sais.

-Sais-tu aussi qu'il sera maintenant obligé de se rendre en ville pour y poursuivre ses études ?

-Oui ! Je le sais. J'y pensais bien avant même qu'il n'aille aux examens et je me suis déjà préparé à cette éventualité.

-Préparé ! S'exclama la femme un peu surprise.

-Bien sûr que oui.

-Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

-Parce qu'il faut de l'argent. Et pour avoir de l'argent il faut que je travaille, que je travaille beaucoup pour subvenir aux besoins de ce cher enfant très encourageant qu'au lieu de perdre mon temps en discussions inutiles.

-Que penses-tu faire ?

-L'envoyer même avant la fin des vacances dans une école technique de bonne renommée. Je me tuerai s'il le faut au travail pour payer ses frais d'étude.

-Le Bon Dieu t'assistera. Je suis très fière d'avoir un mari qui connaît ses devoirs. Qui donc t'a parlé de cette école ?

-Le Curé.

-Le Curé ?

-Oui le Curé. Pourquoi cet étonnement ?

-Je suis étonnée qu'il n'ait préféré l'envoyer dans un séminaire pour faire un prêtre.

-Oh non ! Je lui ai tout juste dit ce que j'entends faire de mon fils et c'est d'ailleurs lui-même qui me l'a demandé. Il m'a donné une bonne adresse d'école et recommandera Dojija à une de ses relations qui serait l'intendant de cette école. C'est tout.

-Où se trouve cette école ?

-A la capitale.

-Oh ! La capitale ! C'est trop loin. N'y a-t-il pas d'autres écoles techniques dans les villes d'à côté ?

-Je ne sais pas. Et il est maintenant trop tard pour changer de décision car j'ai déjà versé pour l'année scolaire à venir les frais d'écolage et envoyé de l'argent à l'intendant afin que Dojija puisse passer les grandes vacances prochaines avec lui.

-Il ne reviendra pas au village pour les grandes vacances prochaines ?

-Il me semble que tu oublies beaucoup de choses. Tu sais bien ce qui nous attend d'ici aux vacances prochaines.

-Oui, oui je le sais mon cher Bamjo. Le Seigneur sera à notre secours. Je ne vais plus te gêner pour autant. Bonne nuit et à demain.

La femme ressortit de la chambre aussi silencieusement qu'elle était arrivée.

Quelques jours plus tard pour la première fois Dojija voyageait. Quelques-uns de ses amis l'escortèrent. Seuls ses parents le suivirent jusqu'à la gare où il devra prendre le train qui le conduira à la capitale.

Bamjo paya les tickets qu'il tendit à son fils. Et tous les trois attendirent debout l'arrivée du train qui selon l'horaire devrait se pointer dans quarante et cinq minutes.

Ce laps de temps fut pour Dojija mémorable. Bamjo était là debout, la physionomie dure, les yeux rouges qui retenaient avec force des larmes que tout juste une seule petite action, une seule petite émotion de plus laisserait couler. Quant à Arewa assise avec son fils sur une banquette prodiguait ses derniers conseils :

-Arrivé à la capitale, sois gentil avec tes camarades comme tu l'as toujours été. Occupe-toi correctement de tes études et montres-toi digne de l'éducation que tu as reçue. Ne suis pas les mauvaises compagnies. Souviens-toi qu'au cours de catéchisme, le Curé t'enseignait d'aimer ton prochain comme toi-même et de n'adorer que Dieu. Je te répète ceci pour que tu vives en bons termes avec tes camarades d'internat. Souviens-toi de nous, de moi ta mère qui n'ai ménagé aucun effort pour te donner une éducation exemplaire et de ton père qui a tant souffert et qui continue de souffrir en travaillant au-dessus de ses capacités physiques en vue de t'assurer un bon avenir.

Tout en conseillant Dojija, Arewa ne sentit pas les quarante et cinq minutes s'écouler. Le train arriva avec quinze minutes de retard. Les passagers en sortaient

d'autres en entraient. Le cœur de Dojija se mit à battre plus fort. Il renifla profondément l'air. Sa mère le serrait légèrement contre sa poitrine et sembla ne plus vouloir le relâcher. Brusquement d'un ton autoritaire la voix de Bamjo fendit l'air.

- Dis donc ! Laisse-le monter. Le train va bientôt partir.

Bamjo saisit les valises, les firent monter dans le train, installa Dojija à côté d'une vieille femme et redescendit. Arewa ne put s'empêcher de verser des larmes. Dojija était à la fois triste et bouleversé. Ils se firent une dernière fois des signes d'adieux en agitant des mains.

Le train démarra lentement, prenant petit à petit de la vitesse pour ne devenir qu'un minuscule point au loin et disparaître en laissant derrière lui sur le quai deux êtres, une femme et un homme, deux êtres unis par l'amour, le foyer, le devoir. Deux êtres sensibles et tristes qui voyaient partir et ceci pour la dernière fois de leur vie ce qu'ils ont de plus cher, leur raison de vivre : Dojija.

CHEZ LES FODOMAN

Ce voyage ne fut pas des plus beaux pour le jeune garçon. Après la douleur de la séparation, suivit pour Dojija la méditation. Il pensait : comment vais-je m'y prendre dans cette capitale ? Qui seront mes futurs camarades de classe ? Seront-ils comme mes petits amis d'Antan avec lesquels je parcourais les champs, pataugeais dans la petite rivière de Sadi ? Ah ! Ces petites filles qui m'admiraient tant. Ce ne serait qu'après deux ans que je les reverrai....

Il cessa un instant de penser et l'image de son ami Mika lui vint à l'esprit.
- Le pauvre Mika. Il n'a pas réussi à son examen et dire qu'il n'était pas des médiocres. Et cet idiot de Kloudon, jaloux et de mauvaise foi par surcroît. Je ne sais quel bon génie qui est intervenu en sa faveur pour qu'il réussisse. Serait-ce lui qui eût échoué à la place de Mika et je m'en serais fort réjoui.

Il cessa encore une fois de penser et la physionomie d'un être cher lui apparut à l'esprit : celle de la petite Arewa. Et il se disait intérieurement :

-Elle porte le même nom que ma mère. Elle avait le cœur serré quand elle me voyait faire mes adieux. Elle me regardait du portail de leur majestueuse maison. Elle ne pouvait point s'approcher de moi ni moi n'osait aller vers elle. Tellement que ses parents détestent les miens. Mais pour quelles raisons devrait-il en être ainsi ? Ils sont riches. Ils sont propriétaires de leurs terres et ils disposent des grands biens. Ma pauvre petite Arewa, ton père aurait décidé de t'envoyer dans la même école que

moi ou c'eût été le mien qui eût les moyens de m'envoyer dans cette grande école de Chiti où tu t'y rends d'ici à la semaine prochaine. Oh ! Je ne connais même pas l'adresse de son futur établissement. Mais elle a une photo de moi. Je me souviens qu'elle me l'a prise lors d'une de nos rencontres d'actions patriotiques que nous effectuions chez le maire. Mon Arewa, ma chère Arewa.... J'aime tant ce nom. Arewa est le nom de ma mère....

Cette dernière réflexion ramena ses pensées vers sa mère. Comment serait-elle en ce moment. Elle serait sûrement rentrée à la maison avec papa. A cette heure elle me prépare le goûter et elle le faisait uniquement pour moi car elle n'a pas l'habitude d'en prendre. Et papa, lui serait sûrement reparti aux champs... Dire que c'est dans deux ans que je les reverrai... Dans deux ans ... Deux ans c'est trop... Ce n'est pas possible. Oh Dieu.

Pris de chagrin Dojija se mit à sangloter. Des flots de larmes se mirent à couler de ses yeux. La vieille femme assise somnolente à ses côtés, réveillée par ses gémissements s'inquiéta de son état et intervint :

-Dis mon enfant qu'as-tu ?

-Rien. Répondit Dojija.

-Rien ? Arrive-t-il aux gens de pleurer par plaisir ? Redemanda-elle- avec insistance.

-Madame ce sont des maux de tête...

-Ah ! Je comprends. J'ai quelques comprimés de calmant avec moi....

La dame ouvrit son sac à main, y sortit quelques comprimés qu'elle tendit à Dojija.

-Prends fit-elle et sache qu'il n'est pas digne d'un grand garçon comme toi de pleurer pour de vulgaires maux de tête.

Sur ces mots, Dojija se sentit blessé dans son amour propre et dut retenir de force ses larmes. Quelques instants plus tard, la vieille femme s'aperçut que Dojija n'avait pas avalé les comprimés.

-Qu'attendez-vous pour les prendre ces comprimés ? Questionna-t-elle.

-Je manque d'eau s'excusa Dojija.

-Demandez-en à la vendeuse du train ou préférez-vous quelque limonade pour les faire descendre ?

Dojija ne répondit pas. Mais son silence semblait signifier son accord. Une minute environ plus tard la vendeuse ambulante du train passa et la vieille dame acheta une bouteille de jus d'ananas. La vendeuse tendit la bouteille à la vieille dame qui la rejeta par signe de tête au profit de Dojija. Dojija prit la bouteille, la vendeuse l'aida à la décapsuler. L'enfant après quelques secondes d'hésitation avala les comprimés et remercia timidement la vieille femme.

Au fond de lui-même Dojija pensait avoir désobéi. Qu'il avait désobéi à sa tendre mère. Qu'il a trahi le premier jour de sa première séparation. Sa mère ne lui avait-il toujours pas dit de ne rien prendre chez autrui sans l'avoir mérité et de ne compter que sur ses propres forces? Tout en se faisant ce reproche il se demandait d'autre part que si c'aurait été une bonne action que de refuser l'offre de la vieille femme ?

-Maman m'a toujours enseigné la politesse conclut Dojija.

Cette dernière pensée lui servit à la fois de raison et d'excuse. Il fit violence contre lui-même pour chasser de sa tête cette idée de désobéissance qui commençait à le gêner. Puis il ne pensa plus à rien. Il ne pouvait non plus admirer le paysage car il commençait à faire nuit. Il se souvint alors que sa mère avait préparé pour lui trois sortes de galettes à l'africaine. Il n'avait pas faim. Seulement qu'il avait envie de croquer quelque chose. Il mangea une première galette, entama la seconde qu'il ne finit pas : l'émotion lui avait coupé l'appétit.

Une heure et demie plus tard, le grincement des roues sur les rails lui permit de se rendre compte que le train s'était arrêté à une gare. Au vu des voyageurs qui sortaient et qui entraient, il demanda à la vieille femme que s'ils étaient déjà aux portes de la capitale.

-Oh ! Non ! Mon enfant répondit-elle. La capitale est encore bien loin d'ici. Cinq à six heures de route nous y séparent. Nous allons presque passer la moitié de la nuit dans le train. Je m'y rends aussi. Qu'allez-vous faire là-bas ?

-Etudier. Répondit l'enfant.

-Avez-vous des parents là-bas ?

-Non je serai interne dans une école technique.

-Ce n'est pas encore la rentrée à ce que je sache ?

--Elle aura lieu dans deux semaines. Mon père a voulu que j'aie à vivre avec l'intendant de cette école afin que je puisse être mieux imprégné des réalités de la ville avant la rentrée scolaire.

-La capitale est une grande ville. Ce n'est pas la campagne que tu as toujours connue. Ton père a bien fait de t'y envoyer deux semaines avant.

Une secousse marqua le nouveau départ. Le train s'éloigna. Les lampes de la gare se firent de plus en plus lointaines pour faire place aux ombres lugubres des arbres qui se dessinaient mal dans la nuit de chaque côté des rails. Dojija s'endormit sans s'en rendre compte. Ce fut la main de la vieille femme qui en le tapotant le réveilla. Il ouvrit brusquement les yeux. Il ne sut combien de temps il avait dormi

-Mon enfant, réveille-toi dit-elle nous sommes à la capitale.

Dojija descendit du train. Une brise légère chuchota à ses oreilles. Quoique la vieille femme dont la présence à ses côtés le réconfortait légèrement, il continuait d'éprouver une certaine peur qui commençait à monter en lui. Il se demandait intérieurement !

-Est-ce que l'intendant sera au rendez-vous comme prévu ? Me reconnaîtra-t-il ?

Il continuait intérieurement de se poser des tas de questions quand la voix de la vieille femme le releva de ses inquiétudes en lui disant :

-Je serai avec toi jusqu'à ce qu'on vienne te chercher.

A peine venait-elle de lui donner une certaine assurance qu'elle le replongea dans le doute en lui demandant que si ceux chargés de l'accueillir étaient-ils bien informés des horaires du train.

-Est-ce que tu les connais ? Reprit-elle après une autre minute de silence.

-Non fit mollement Dojija. Je ne les connais pas. C'est à eux de me reconnaître.

La vieille fit une grimace en haussant les épaules. Ils demeurèrent tous deux silencieux. Dojija cherchait des yeux quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Une minute

encore s'écoula et la vieille dame l'interrogea de nouveau.

-Es-tu sûr que tes parents ont-ils bien établi leur contact ?

-Si ! Répondit-il vaguement et apeuré.

Déjà l'inquiétude grandissait en lui quand tout à coup un homme grand de taille, mince et chauve se présenta à eux en disant :

-Ne seriez-vous pas Dojija Bamjo ?

-Oui ! Dit-il à la fois stupéfait et rassuré.

-Je suis Monsieur Jacques Fodoman, l'intendant du lycée technique « Yves Sandri ». Vous répondez parfaitement à la description que le Curé m'a faite de vous et j'ai aussi sur moi une de vos photos.

Remarquant l'enfant presque accolé à la vieille dame, l'homme chauve s'adressa à elle :

-A qui ai-je l'honneur Madame ?

-Madame Kpankpan. Oh! Veuillez m'excuser. Je ne suis pas une parente de l'enfant. J'ai voulu rester quelques instants avec lui jusqu'à ce qu'on vienne le chercher pour qu'il ne se sente pas trop dépaysé.

-Merci beaucoup Madame ajouta Fodoman. Allons Dojija nous rentrons. Où sont tes valises ?

Les voici, répondit l'enfant.

-Eh bien laisse-moi t'aider à en prendre une. Au revoir Madame. Encore une fois je vous remercie de votre bonne volonté fit monsieur Fodoman en s'éloignant de la dame.

Ils se dirigèrent vers la sortie. Dojija explora des yeux l'immensité de la gare qui n'a rien de comparable à la petite gare de son village. Il fut impressionné par la grandeur des lieux et le nombre des rails. En marchant il buta contre un couvercle et se renversa presque. Mais

assez habile il se retint. Monsieur Fodoman ne put remarquer la maladresse dont faisait preuve l'enfant car il marchait devant. Ils firent ensuite quelques mètres et Dojija cogna encore un passant un peu pressé et distrait. Ce qui cette fois n'échappa pas à l'attention de Monsieur Fodoman qui en se retournant lui dit.

-Fais attention petit. Ici nous sommes à la capitale pas au village.

Enfin ils atteignirent la sortie. La Citroën de l'intendant était garée parmi d'innombrables voitures. Dojija jamais n'avait vu au cours de ses douze années de vie tant de voitures parquées. Monsieur Fodoman s'installa au volant, ouvrit les deux autres portières du côté droit de la voiture, ordonna à l'enfant de déposer ses bagages à l'arrière et de venir s'asseoir devant ses coté. L'intendant mit le contact. Le moteur ronronna. Il fit marche en arrière et dans un grincement de pneus, il emprunta une petite rue, fit un détour pour ensuite rejoindre l'autoroute.

Dojija fixait cette capitale que toutes sortes de lumières inondaient. Il avait presque retrouvé son calme intérieur car il se savait être en de bonnes mains à en juger par le bon témoignage de ses parents à l'égard de Monsieur Fodoman. Mais d'autre part il ne savait ce qui effectivement l'attendait au bout du rouleau. La traversée dura environ vingt minutes. Il sonnait cinq heures douze minutes quand Monsieur Fodoman gara sa voiture. Ils firent descendre les bagages, fermèrent les portières et se dirigèrent vers un immeuble situé à peu près deux cent mètres de marche. Dojija suivait Monsieur Fodoman qui avait toujours ses valises en mains. Ils enjambèrent les escaliers qui les conduisirent au cinquième étage et

se retrouvèrent devant une porte. Monsieur Fodoman pressa le bouton de la sonnerie et une femme à la fois grosse et courte vint à ouvrir.

-Vous êtes déjà là ? Soit le bienvenu petit fit-elle en les accueillant chaleureusement.

Monsieur Fodoman conduisit Dojija au salon et le fit asseoir. L'enfant du village ne put s'empêcher d'admirer la propreté, le confort, les murs décorés par de jolis et impressionnants tableaux, les appareils électroniques qui reflétaient le luxe coûteux. Alors il se rendit compte que ses parents étaient effectivement pauvres.

Madame Fodoman qui s'était éclipsée un moment réapparut et s'adressa à Dojija :

-Dojija est bien ton nom ?

-Oui ! Répondit l'enfant.

-Suis-moi avec tes bagages. Je vais te montrer ta chambre.

Dojija eut un peu peur de cette femme qui marchait étrangement en se balançant sur ses deux pieds comme s'il avait du mal à faire déplacer son corps. Sa voix était métallique lorsqu'elle élevait le ton et rauque quand elle parlait à voix basse. Dojija estimait qu'en rien elle n'était comparable à sa mère qui elle avait une voix chaude mêlée d'une tonalité douce et affectueuse. Quant au physique, sa mère à côté de Madame Fodoman paraissait plutôt comme une sirène aux côtés d'une vieille hyène. Et il se dit intérieurement qu'un être humain ne peut être comblé à cent pour cent par dame nature. L'on abonde d'un côté et l'on manque de l'autre conclut-il silencieusement. Madame Fodoman ouvrit la porte d'un geste brusque et dit :

-Dépose tes affaires près du lit. Les toilettes sont à coté à deux portes après la tienne. Tu peux te coucher. On parlera du reste à ton réveil. A tout à l'heure.

Elle sortit en claquant fortement la porte. Ce qui indigna un tant soit peu Dojija.

-Ce qu'elle peut être brutale, s'exclama-t-il tout bas.

Dojija se déshabilla, s'enroula dans son pagne de nuit, s'étendit sur le lit sans éteindre la lumière et regardait inutilement le plafond. Il monologuait doucement : Ah ! Cette capitale et ses habitants dont nos maîtres à l'école nous ont tant parlé !

Il ne sut combien de temps il demeura évasif mais il finit par s'endormir. A dix heures du matin, Madame Fodoman sonna à sa porte. Comme Dojija ne répondait pas, elle dut ouvrir la porte et constata qu'il s'était profondément endormi. Mais ne connaissant pas ses habitudes elle dut refermer la porte et s'en alla.

Ce n'est vers midi et demi que Dojija se réveilla. Il regarda le réveil sur la table de nuit et vit que l'heure était avancée. Il eut un peu honte et se demandait si les Fodoman n'allaient pas voir en lui un paresseux. Il n'eut plus le courage de sortir de sa chambre.

Inquiétée, Madame Fodoman se demanda pourquoi devrait-il tant s'attarder à se réveiller. Elle jugea prudent de jeter un coup d'œil pour plus d'assurance. Cette fois-ci elle ouvrit la porte sans prévenir et vit Dojija assis au bord du lit la tête soutenue par ses deux mains.

-Déjà réveillé s'exclama-t-elle de sa voix râpeuse et métallique.

Dojija sursauta et répondit expressément :

-Oui Madame !

-Alors lève-toi et vas te doucher. Tu trouveras la serviette, le savon et l'éponge près du lavabo.

L'enfant se leva et passa à côté de Madame Fodoman qui était toujours debout à la porte comme une sentinelle. Elle ferma derrière Dojija la porte et retourna au salon. Dojija n'avait pas envie de se doucher. Mais il ne voulait pas aussi laisser une mauvaise impression de sa personne dans une maison où l'hygiène et la propreté étaient de règle. Il mit dix minutes pour se laver et revint s'habiller dans sa chambre. Il en sortit quelques minutes plus tard et alla rejoindre au salon Madame Fodoman qui feuilletait un journal.

-Madame j'ai fini. Dit-il.

-Suis-moi à la cuisine pour manger.

Ils entrèrent dans la cuisine. Dojija fut encore une fois de plus émerveillé par l'ordre et la propreté de la cuisine équipée de plusieurs sortes d'appareils sophistiqués. Il lui revint à l'esprit sa mère assise sur un petit tabouret face à ses fagots de bois qui avaient généralement du mal à s'enflammer et qui dégagent en surcroît toute une masse suffoquante de fumée. Madame Fodoman lui servit du chocolat au lait chaud avec du pain et l'abandonna à la cuisine pour se donner à sa lecture de journal au salon. L'absence de Madame Fodoman à la cuisine était pour Dojija comme une délivrance. Tellement elle l'impressionnait négativement tant que par sa forme que par sa voix. Il mangea gloutonnement les deux tranches de viande, mâcha rapidement le pain tout en l'accompagnant du chocolat au lait.

Lorsqu'il eut fini, il s'attarda quelques minutes dans la cuisine avant de rejoindre au salon Madame Fodoman qui l'invita à s'asseoir. Elle lui présenta des livres pour

jeunesse. Elle lui ajouta de sa voix, cette fois-ci rauque, que s'il n'avait pas envie de lire qu'il pouvait écouter de la musique et que cela ne la gênerait pour sa lecture. Dojija sentit une sorte d'affectivité dans sa voix. Ce qui le détendit un peu plus. Mais il ne voulut pas s'approcher de magnétophone ce qui lui paraissait un peu trop osé. Il prit à l'aveuglette une des bandes dessinées qui se trouvaient sur la table d'étude. Il était entrain de la feuilleter quand la voix de Madame Fodoman le fit sursauter :

-Dans l'après-midi, si ça t'intéresse, tu me suivras pour faire des achats en ville et tu en profiteras pour connaître la capitale.

-Oui. Répondit tranquillement Dojija qui intérieurement était satisfait de la proposition de la femme.

Ils passèrent en silence plus d'une heure à lire quand Madame Fodoman fut encore la première à rompre ce silence :

-Je m'en vais faire la sieste. Je me réveillerai vers quinze heures et je serai prête avant seize heures.

Ainsi dit, elle se leva en laissant Dojija seul au salon. Il profita de l'absence de la dame pour jeter furtivement des coups d'yeux dans toutes les directions en vue de découvrir quelque chose d'autre qu'il ignorait. N'ayant pas pu pleinement satisfaire sa curiosité, il se retira dans sa chambre. Il n'y put trouver le sommeil. Il passa le reste du temps à lire sa bande dessinée. Il ne sentit pas le temps avancer quand la voix métallique de Madame Fodoman se fit entendre. Dojija s'empressa de la rejoindre au salon où elle l'attendait en fumant une cigarette.

-Tu peux aller t'apprêter, le temps de finir ma cigarette.... Fit-elle.

Dojija retourna à sa chambre, ouvrit sa valise, eut un embarras de choix sur les habits à porter. Sa préférence se porta sur un pantalon bleu nuit et une chemise bleu ciel rayée de blanc.

Avant qu'il ne ressorte de la chambre Madame Fodoman était déjà prête et l'attendait au salon. Quoique volumineuse de poids, elle était rapide et avait l'air de ces gens qui n'aiment pas perdre leur temps et qui sont prêts à en abuser lorsqu'ils en ont la possibilité. Madame Fodoman s'assura si la porte était-elle bien fermée et ils descendirent de l'immeuble. Ce qui ramena les souvenirs de l'enfant au village. Dojija se souvint de l'époque où il devait gravir les escaliers pour atteindre le cinquième étage de l'unique immeuble moderne de son village qui abritait la mairie pendant les journées dites patriotiques pour porter d'aide aux fonctionnaires qui y travaillaient en leur rapportant de précieux renseignements qui échappent à bien d'adultes.

Madame Fodoman pressant le pas a tôt fait d'être auprès de sa voiture : une Renault 4. Ils prirent siège et démarrèrent. Dojija était subjugué tout au long du parcours par cette jungle de béton et d'asphalte et sidéré par la grandeur de la ville, l'énormité des immeubles et la beauté des magasins. Il se demandait qui peuvent être ces monstres qui ont bâti un tel enfer poétique où tout le monde semble être plus pressé que son ombre. Des voitures il n'en avait jamais vues autant circuler. Madame Fodoman conduisait en silence. Puis tout à coup elle freina pour laisser le passage à une voiture prioritaire. Ce qui permit à Dojija d'entrevoir une église. Ces yeux la

fixèrent. Il put lire « Eglise Notre Dame de Kpassa ». La vue de cette église le fit sourire légèrement et conclut intérieurement : après tout il ne doit pas y avoir que des monstres dans cette ville puisque des églises y existent qui ne peuvent qu'être fréquentées que par des gens de bien.

Madame Fodoman vira par la gauche, s'engagea dans une autre rue pour s'arrêter deux minutes plus tard devant une pâtisserie. A l'intérieur, elle dévisagea les étagères, fit ses choix, fouilla des yeux d'autres étagères et s'exclama :

-Mademoiselle ! N'aviez-vous pas les croissants en forme de fer à cheval que j'ai vus ici la semaine passée ?

-Oh Madame ! Nous vous présentons toutes nos excuses. Notre four central est en panne et nous n'avons pas pu exposer tous nos articles. Revenez la semaine prochaine et nous vous promettons de ne plus vous décevoir et vous ne manquerez point de ce que vous voulez.

Madame Fodoman fit ses achats, s'aligna derrière les autres clients, régla à son tour sa note, remit le paquet de friandise à Dojija. Ils reprirent le chemin du retour. Dojija était un peu déçu du fait que ce soit pour elle la seule course à faire dans la journée. Il voudrait voir plus et connaître plus. Mais il se consola en se disant intérieurement que ce n'était sa première journée à la capitale et qu'il avait deux ans à y passer avant de revoir ses parents.

Ce n'est que le début du commencement murmura-il comme s'il s'agissait d'un défi lancé.

Le trajet retour se fit en silence comme à l'arrivée. Ils étaient à l'entrée de l'immeuble quand un grand groupe d'hommes et de femmes étrangement habillés

passa. Dojija les regarda longuement et se dit ahuri : des bohémiens ! Il en avait entendu parler, en a eu d'innombrables photos, mais n'en avait jamais vu en chair et en os. Tout en regardant ces gens, il ne se rendit pas compte que Madame Fodoman l'avait devancé au seuil des escaliers et c'est par sa voix métallique qu'il le remit à la réalité :

-Dojija où es-tu ?

-J'arrive Madame répondit l'enfant tout comme tiré brusquement d'un rêve.

-Que faisais-tu derrière ?

-J'ai vu des bohémiens.

-Et alors. Ne sais-tu pas que la capitale regorge de ses êtres !

Dojija se tut et monta avec elle les escaliers. Deux minutes plus tard ils étaient devant la porte d'entrée de leur appartement. Madame Fodoman arracha à Dojija le paquet, ouvrit la porte et se dirigea vers la cuisine. Dojija demeura stupéfié quelques secondes entra à son tour et ferma derrière lui la porte. Ne sachant que faire, il rejoignit la dame à la cuisine et demanda en quoi pouvait-il lui être utile.

-Ne te gêne pas dit-elle de sa voix rauque mais cette fois-ci plus rassurante.

Dojija resta quelques instants indécis et la dame se retourna en le priant d'aller s'asseoir au salon et d'allumer la télévision. Il ne se le fit pas répéter. Il s'en alla assurément vers la télé appuya quelque bouton et s'assit, et commença à regarder : on déroulait une séquence de publicité.

Une télé, ses parents n'en possédaient pas. Mais il voyait et était habitué à ces genres de gadgets lors des

visites qu'il effectuait au domicile de Monsieur le maire de son village natal qui témoignait pour lui beaucoup d'affection. Il suivit les émissions durant quarante-cinq minutes pendant que Madame Fodoman s'affairait à la cuisine. Il aurait préféré suivre une émission de dessins animés. Il y pensait quand la sonnerie se fit entendre. Il s'empressa d'ouvrir la porte. C'était Monsieur Fodoman qui était de retour du travail. A peine s'était-il introduit dans l'appartement que la silhouette de Madame Fodoman se planta derrière l'homme.

-Ah ! C'est toi ! Tu as tardé aujourd'hui reprocha-t-elle.

-Ce sont les préparatifs pour la rentrée s'excusa l'autre.

-Moi aussi je suis un peu en retard pour le dîner. Je mettais de l'ordre à la cuisine.

-Petit ! Comment te portes-tu ? Demanda gentiment Monsieur Fodoman à l'enfant.

-Bien Monsieur répondit poliment Dojija.

Monsieur Fodoman se dirigea vers sa chambre et il en revint quelques instants plus tard la taille enroulée d'un grand pagne rouge. Il s'adressa à Dojija :

-N'es-tu point sorti aujourd'hui ?

-Si ! Je suis allé faire des emplettes avec Madame.

-Comment as-tu trouvé la capitale ?

-Bien répondit-il vaguement. D'autant qu'il était bien trop tôt pour lui de dire ses impressions à propos de cette ville dans laquelle il venait à peine d'y entrer.

-Plus tard tu apprendras à bien connaître la capitale reprit Monsieur Fodoman. Le règlement autorise les internes à se rendre deux fois par mois en famille pendant les week-ends. Il y aussi des excursions sportives et touristiques qui sont souvent organisées. Ton père a fait le maximum pour toi afin que tu puisses bien finir cette

année académique. Il ne doit plus rien à la comptabilité. Le Curé m'a fait de toi beaucoup d'éloges. Essaie donc d'être à la hauteur de la confiance qu'il t'accorde.

Ils étaient entrain de converser quand la voix de Madame Fodoman les invita pour le dîner. Ils se mirent à table. Dojija fut le premier à être servi ensuite fut le tour de Monsieur Fodoman avant que Madame ne pensât à elle-même. Dojija mangeait calmement et lentement, tandis que Madame Fodoman aspergeait de questions son mari sur ses activités de la journée. Et sans même laisser le temps à ce dernier de répondre correctement déjà elle abordait le problème de leur fils qui étudie l'anglais à Londres et de leur fille qui suit des cours de secrétariat particulier au Liberia dont l'état de santé serait inquiétant.

Dojija faisait semblant de ne pas suivre leur conversation. Le repas terminé, ils se levèrent tous et se dirigèrent vers le salon pour suivre à la télé les dernières émissions de la journée. Au bout de quelques instants Monsieur Fodoman se mit à bailler. Il avoua qu'il était fatigué et qu'il souhaitait s'en aller dormir. Il se leva. Madame Fodoman en fit autant, salua rapidement d'un bonsoir Dojija, éteignit la télé et rejoignit d'un pas pressé son mari dans la chambre conjugale. Dojija à son tour éteignit les lampes du salon et rentra dans sa chambre. Il demeura une demi-heure à penser vaguement à son village. Puis brusquement il s'engouffra sous la couverture éteignit la lumière et s'endormit.

Le lendemain, il se réveilla tôt comme il le faisait au village. Il fit sa prière comme le Curé le lui avait appris et à genoux comme ses parents le faisaient. Après qu'il eut parcouru tout le chapelet que sa mère lui a offert

lors de sa première communion, il fit une révérence et baisa ce chapelet qui non seulement représentait une protection spirituelle, mais était aussi le signe d'une présence morale de sa mère. Il se leva et s'assit au bord du lit et les voix des Fodoman lui parvinrent du salon. Il sortit de sa chambre pour remplir la formalité de civilité et de politesse la plus vieille au monde : dire bonjour.

Avant même qu'il n'ouvrit la bouche que Monsieur Fodoman le devança :

-Bonjour petit ! Bien dormi ?

Dojija répondit timidement d'un oui et aussitôt Madame Fodoman intervint :

-Tu sais aussi te lever tôt !

Dojija ne répondit point. Il lui semblait que cette femme aurait éventuellement manqué d'une éducation correcte de base. Au vu de sa manière de réagir il ne savait plus s'il fallait lui dire bonjour ou pas. Peut-être penserait-elle qu'il voudrait ainsi lui faire une remarque de civilité puisqu'elle lui a déjà en avance adressé la parole sans le saluer. Ne sachant exactement que dire, il demanda calmement à la femme :

-Madame, en quoi pourrais-je vous être utile ?

-En rien, répliqua l'autre. Tu es encore en vacances. Il faut te reposer. Tu as neuf mois d'études acharnés à faire et je ne voudrais pas que tu t'uses avant même d'avoir commencé les classes. Les études techniques ce n'est pas de la blague !

-Madame je suis habitué à aider ma mère au village reprit l'enfant.

-Oh ! Vous les villageois, vous n'êtes vraiment pas à l'aise si vous ne vous dépensez pas physiquement. Euh ! Bon Ok. Si tu veux tu peux faire la vaisselle. Mais je

préfère que tu lises tes bandes dessinées ou que tu écoutes de la musique ou tout simplement que tu ailles dormir.

Ces derniers propos de la dame confondirent plus Dojija. Il se demandait s'il n'avait pas précocement jugé la dame, ou bien avait-il à faire à une parfaite hypocrite. Monsieur Fodoman fut touché par l'insistance du garçon à vouloir aider sa femme et il s'exclama.

-Un brave garçon ce petit !

-Je dirai même un ange de cœur ajouta Madame Fodoman.

Cette nouvelle intervention de la dame rendit Dojija plus confus. Il se demandait si Madame Fodoman était une diablesse déguisée en ange ou un ange dans la peau d'une diablesse. Monsieur Fodoman promit à sa femme de rentrer tôt et il lui fit ses adieux en s'exclamant joyeusement : passez une bonne journée.

Il disparut en claquant derrière lui la porte. Dojija se rendit à la cuisine aussitôt suivi de Madame Fodoman qui lui dicta ses consignes. Elle le quitta quelques instants plus tard pour aller nettoyer le salon.

Le restant des jours de la semaine pour Dojija se firent entre la cuisine pour y aider Madame Fodoman et au salon pour lire, écouter de la musique ou à regarder la télé et à suivre dans l'après-midi Madame Fodoman pour faire ses achats en ville.

Lors de ses sorties Dojija avait surtout été impressionné par les monuments, les grands édifices, des tours dont il voudrait connaître la sorcellerie par laquelle ils ont été construits. Déjà, il rêvait de faire partie de ces sorciers qui ont implanté de pareilles choses. Son père aurait voulu qu'il lui revienne technicien en agriculture.

Mais l'agriculture, Dojija l'a vue dans toutes ses couleurs au cours de ses douze années de vie à la campagne. Il revoyait son père du retour des champs toujours épuisé ; la monotonie du travail et les maigres revenus qu'il en tirait. De maigres revenus qu'il se trouve obligé de partager avec le propriétaire de la terre qu'il cultive et de la maison qu'ils habitent en oubliant pas les taxes et impôts exigés par l'état. Et ainsi depuis l'âge de la raison, bien que Dojija manifestait un vrai plaisir à aider son père aux champs pendant ses jours de repos, il éprouvait personnellement une antipathie pour le monde agricole.

Le samedi matin, jour de repos de Monsieur Fodoman. Dojija va pouvoir discuter avec l'intendant des études techniques qu'il devrait entreprendre. Il venait ainsi de passer cinq jours à la capitale.

Ce matin-là, il se réveilla tôt comme d'habitude, fit sa prière, prit son bain, vaqua aux tâches qu'il s'était volontairement assignées et alla se recoucher en attendant l'appel de Madame Fodoman pour le petit déjeuner. L'attente ne fut pas longue. Madame Fodoman frappa sa porte de deux coups. Il ouvrit et la suivit immédiatement. Il commençait à s'habituer au caractère de la dame qu'il trouvait joviale et ne voyait plus en elle une diablesse personnifiée en femme, mais plutôt une humaine créature dont le seul péché commis est d'avoir hérité de qui elle ne sait une forme et un visage qui terroriseraient les moins scrupuleux des obsédés sexuels

Cinq jours qu'il était à la capitale et la première fois qu'il prenait ensemble le petit déjeuner avec Monsieur Fodoman qui dialoguait avec sa femme.

Brusquement il interrompit sa conversation elle et s'adressa à Dojija.

-Dis petit. Bientôt la rentrée. Quelle branche envisages-tu prendre .Ton père et le Curé n'ont pas été assez clairs à ce sujet.

L'enfant sut que c'était le moment pour lui de pouvoir décider pour la première fois de son propre sort. Il réfléchit un instant et dit : je voudrais être maçon.

-Maçon ? demanda l'autre un peu surpris.

-Euh !...

-D'après les rapports reçus de ton Proviseur d'école, j'ai compris que tu es un enfant intelligent aussi brillant en arithmétique, en dessins qu'en littérature. Vouloir faire carrière dans le bâtiment est une bonne chose. Soit plus ambitieux. Tu peux devenir architecte ou technicien supérieur de génie civil. Mais si tu tiens à.....

-Qu'est-ce que sont l'architecture et le génie civil ? Coupa l'enfant.

-L'architecture concerne surtout la conception des plans de bâtiments à réaliser. Mais le génie civil a plutôt rapport à l'exécution des travaux de construction en fonction du plan qu'aurait conçu l'architecte.

Je préfère l'architecture.

-Mais alors il te faudrait beaucoup étudier car tu as des étapes à franchir. En clair tu auras à affronter neuf ans d'études pour sortir bon technicien du bâtiment. D'ici là tu auras vingt et un an. L'âge idéal pour se prendre en charge.

Cette explication de la chose réjouit Dojija qui finissait d'achever son thé. Monsieur Fodoman se leva peu de temps après laissant à table sa femme qui mordillait le restant des croissants dont elle est si

friande. Dojija était sur le point de se rendre à sa chambre quand Monsieur Fodoman l'interpella :

-Rédige une nouvelle demande en précisant ton option. Je crois que tu sais le faire ?

-Non ! répondit Dojija

-Bon....je t'aiderai à le faire.

Madame Fodoman rappela son mari les rendez-vous de la journée tout en débarrassant la table du couvert. Dojija se retira dans sa chambre et n'en ressortit qu'à midi et demi à l'appel de Madame Fodoman pour le lunch.

Cette journée du Samedi fut si ennuyeuse que Dojija souhaita que les jours filassent pour qu'il se retrouve au plus tôt à l'internat avec ses nouveaux camarades. Particulièrement cet après-midi là Madame Fodoman s'affairait activement à la cuisine. Dojija comprit que les Fodoman se préparaient pour faire une réception d'amis ou quelque chose de semblable. Ce fut lors du dîner qu'il sut qu'il ne s'agissait pas d'une réception à la maison mais d'une pique-nique qu'organisent les Fodoman une fois tous les deux mois et qui pour cette fois se fera dans une banlieue de la capitale. Le départ était fixé pour neuf heures.

Le lendemain, Dojija se réveilla plus tôt que d'habitude. Il prit son chapelet, s'agenouilla et versa dans une profonde prière. Tout en égrenant son chapelet, il pensait aux habitants de son village pour lesquels le dimanche était jour sacré. Il les revoyait chacun se préparant chez soi, s'embarrassant sur le choix du vêtement qui ferait le plus d'effet, et aller à l'unisson se recueillir dans la prière sous la bénédiction du Seigneur. Ses pensées se tournèrent vers ses parents : son père et sa

mère ; ces deux-là iront à la chapelle sans lui. Pour une journée de dimanche il n'est pas avec eux. Il ne s'en revenait pas. Des larmes commencèrent à couler de ses yeux. Tout en sanglotant des images nostalgiques défilaient dans sa petite tête d'enfant de douze ans.

Deux coups sur la porte le remirent à la réalité. Il s'essuya rapidement les yeux et se leva pour ouvrir.

-Bonjour Madame dit-il.

-Bonjour Dojija. Prépare-toi, nous démarrons dans une heure. Ton petit déjeuner est prêt à la cuisine.

Trois quarts d'heure plus tard, Dojija était prêt. Il aida Madame Fodoman en la soulageant d'un de ses bagages. Monsieur Fodoman ferma la porte et ils descendirent. Au garage, tandis que Monsieur Fodoman vérifiait le niveau d'huile à moteur de sa voiture, Madame pour sa part installait et rangeait les provisions dans la malle arrière. Dojija s'installa à l'arrière de la voiture et ils démarrèrent pour s'arrêter quelques instants plus tard devant une station d'essence. Le pompiste en bon professionnel réclama la clé du réservoir, l'ouvrit et dit : combien vous faut-il ?

-Le plein s'il vous plaît. Répondit monsieur Fodoman.

Le pompiste remplit le réservoir, Monsieur Fodoman régla la note et démarra. Dojija ne prêtait plus tant d'attention au paysage. Ses fréquentes sorties avec Madame Fodoman l'y avait habitué. Ils se retrouvèrent une heure environ plus tard dans un parc public de la banlieue. La voiture garée, ils se dirigèrent vers des manguiers où les attendait un groupe de femmes, d'hommes, et d'enfants qui s'animaient gaiement.

A leur approche, de par l'accueil qui leur fit réserver Dojija comprit que ceux-là présents, c'étaient des intimes

aux Fodoman. Ils se saluèrent gentiment avec une certaine hypocrisie propre aux néo- bourgeois africains du genre aristocratique-moderne ou à ceux qui font semblant de l'être.

Une dame du deuxième âge s'avança et étreignit Madame Fodoman par l'arrière.

-Bonjour Madame Fodoman.. .

-Oh! Madame Gbonvè. C'est vous fit Madame Fodoman en se retournant. Comment vous vous portez ?

-Oh ! Je me porte à merveille. Et l'état de santé de votre fille ?

- Ca va un tant soit peu. Elle étudie au Libéria. De temps à autre elle fait des rechutes.

-Que Dieu fasse qu'elle s'en sorte entièrement.

-C'est que je souhaite pour elle de tout mon cœur.

Remarquant Dojija, Madame Gbonvè enchaîna.

-Ce petit, qui est-ce ? Un de vos neveux ?

-Non. Il est avec nous pour quelques jours avant de rejoindre son internat.

Madame Fodoman se tourna et demanda à Dojija d'aller s'amuser avec les autres enfants participant au pique-nique.

Dojija s'empressa de rejoindre un groupe d'enfants. Son compagnon de jeux pour cette journée fut un certain Chimon. Ils coururent ensemble sur le gazon, firent de la balançoire, jouèrent aux jeux de cache-cache avec d'autres garçons et filles. Ces jeux durèrent jusqu'au moment du déjeuner. Chaque enfant se dirigea alors vers ses sources génétiques. Madame Fodoman servit Dojija qui s'assit à même le sol pour manger. Tout prenant son repas, il remarqua un homme. Son regard de manière non

constante se jetait de temps en temps sur lui et par la suite il commençait à l'admirer.

En effet cet homme avait à peu près trente ans et faisait le genre même du gentleman tant que par son habillement que par ses airs. Il portait une veste bleue bien taillée qui s'accordait correctement à son gabarit sur une chemise blanche rayée de traits bleus. Une ceinture noire en peau de lézard avec une boucle dorée décorait sa taille. Sa paire de chaussures en peau de crocodile, noire aussi brillait sous les reflets du soleil. Ce qui mettait en valeur sa tenue étaient ses airs. Cela n'avait plus rien d'étonnant de remarquer que la jeune femme avec laquelle il parlait, toute sidérée, le buvait des yeux au point même de l'avaler si cela eût été possible. Dojija aurait voulu être aussi élégant. Il souhaita vite grandir et en finir le plus rapidement possible avec ses études pour pouvoir ainsi aussi s'habiller. Après le repas ils continuèrent avec ses amis les jeux. Il voulut que cette journée ne finisse plus. Mais hélas le jour cédant sa place à la nuit obligea chacun à rentrer chez lui. Ils arrivèrent à la maison tard dans la nuit à cause d'une panne de leur voiture qui fut difficile à réparer. Vaincu par la fatigue, ils se couchèrent immédiatement.

Le lendemain Dojija se réveilla tout en regrettant sa délicieuse journée de la veille. Les autres jours suivants avec les Fodoman se passèrent dans la même monotonie que ceux de la semaine précédente.

Le vendredi matin il fit ses adieux à Madame Fodoman et descendit avec son mari qui au bout d'une heure de route se retrouva devant le majestueux lycée technique « YVES SANDRI ».

A L'INTERNAT

Le nom du lycée « YVES SANDRI » s'affichait en grands caractères sur l'énorme portail. Dojija dévisagea les lieux de cet immense endroit qui serait désormais son territoire et il en frémit légèrement. Il suivit Monsieur Fodoman qui saluait brièvement au passage quelques fonctionnaires du lycée et se dirigea vers son bureau. Il ouvrit la porte avec un peu de difficulté, se retourna et demanda à l'enfant de déposer ses bagages à côté des deux placards qui s'y trouvaient. Il l'invita à s'asseoir sur la chaise face à sa table en attendant l'appel prévu pour dix heures. Monsieur Fodoman se mit à table, fouilla quelques documents, fit quelques calculs se leva et s'adressa à Dojija.

-Je fais un saut au bureau du Proviseur. Je reviens dans environ dix minutes...

Mais il revint plus tôt, c'est à dire sept minutes plus tard. Il s'assit à son bureau et se mit à travailler. Brusquement il jeta un regard sur son poignet et constata que sa montre n'y était pas. Il s'exclama à haute voix :

-Ce matin j'étais si pressé que j'ai oublié ma montre. Dojija, soit entrain de surveiller l'horloge accrochée au mur derrière moi. A dix heures précises prévient moi.

-D'accord Monsieur répondit l'enfant.

Ceci dit, il se remit à son travail. Dojija était assis sans penser pendant quinze minutes. De temps à temps, il inspectait l'horloge. A la quatrième fois qu'il voulut connaître la position des aiguilles, il sut que dans quarante et cinq minutes il sera à l'appel. Il tapota sa poche pour s'assurer si son chapelet y était. Ensuite